

quité de rien produire de comparable aux deux figures du tableau de M. Ingres, le Paolo et la Françoise de Rimini, comme on eût pu défier le plus grand poète, de rien imaginer de comparable aux deux types dessinés par Dante. C'est que dans les créations du poète et du peintre modernes il y a autre chose et mille fois plus que les vibrations de la sensualité. Chaque passion, chaque état moral de l'homme de notre époque se ressent de l'influence exercée par les enseignements chrétiens. L'énergie brûlante de Tibulle, la violence des transports de Sapho n'ont rien qui puisse attendrir au même degré que les quelques vers du Dante. Que sera-ce, si nous comparons les bacchantes grossières représentées sur les vases grecs, à cet homme qu'a tracé le pinceau de M. Ingres, et qui, ce semble, chercherait encore la mort dans un baiser s'il savait l'y trouver comme dans une fleur empoisonnée.

Si nous étendions ce rapprochement entre le monde antique et le monde moderne, à l'interprétation diverse de l'idée de Dieu par l'art, nous arriverions de suite à cette conclusion, c'est que chez les anciens l'art religieux n'existe pas véritablement. Rien ne diffère, ni dans la pensée, ni dans l'expression, des représentations divines et des représentations humaines, et cela par une raison bien simple, c'est que suivant les croyances, rien ne différait dans les hommes ni dans les dieux. Non seulement ils avaient les mêmes facultés et les mêmes désirs, ils avaient encore les mêmes faiblesses et les mêmes abjections. On peut dire que la notion de Dieu n'avait pas encore été perçue, car rien de ce qui constitue Dieu comme être distinct de l'homme n'était connu du monde ancien. Du moins l'idée n'en existait qu'à l'état abstrait dans le cerveau de quelques philosophes. Elle ne pouvait descendre dans les manifestations de l'art, précisément parce que cette idée, isolée des dogmes populaires et des enseignements religieux, ne pouvait s'incarner dans aucune réalisation vivante,